

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 36 (1944)
Heft: 5-6

Artikel: Les problèmes monétaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-384384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de la liberté. Mais qu'est-ce que la liberté économique? Quels en sont les principaux bénéficiaires? L'économie dirigée est-elle vraiment incompatible avec la liberté telle que nous l'entendons sur le plan économique? Les ouvriers, les artisans, les paysans jouissent-ils actuellement de cette liberté? Dans le régime actuel, elle joue à l'avantage des puissants.

Nous aspirons à une part de liberté égale pour tous. Nous voulons que la démocratie dont nous jouissons dans le domaine politique soit étendue à l'économie. Toute liberté est limitée par celle des autres. Seule une liberté disciplinée, seules les limites imposées aux libertés économiques peuvent assurer la liberté de tous ceux qui participent à l'activité économique et assurer ainsi, de manière durable, la liberté politique et la liberté de pensée et d'expression, le plus noble héritage du libéralisme, cet héritage que nous devons conquérir encore une fois pour le posséder réellement.

*

Les peuples accomplissent des efforts énormes et désespérés pour gagner la guerre. Le peuple suisse a tendu toutes ses énergies pour tenir et maintenir. Mais, après la guerre, il s'agira d'unir toutes les intelligences, de mobiliser tous les moyens que nous offre la technique pour *gagner la paix*, c'est-à-dire pour instaurer l'ordre économique et social qui doit permettre de consacrer toutes les ressources du monde à satisfaire les besoins de l'homme, l'ordre qui, par une répartition équitable de ces richesses, doit assurer le bien-être de tous. Nous devons aborder cette tâche en toute indépendance et nous appliquer à trouver à ces problèmes des solutions suisses.

Les problèmes monétaires.

Ces problèmes ont toujours provoqué d'abondantes controverses. La guerre actuelle est une sorte de creuset où sont brassés les anciens principes qui dirigent encore notre économie; nous voulons espérer que, comme la ferraille que nous confions sans regret au four, ils en sortiront épurés, propres à contribuer à construire un monde nouveau et meilleur. Toutes les théories économiques, toutes les solutions nées de l'empirisme sont ébranlées. La confiance que nous avons en elles vacille. Tandis que des théoriciens pointilleux voient dans chaque billet de banque une « monnaie subsidiaire » et une menace d'inflation, des praticiens, solidement campés sur la réalité, nient l'existence même d'une « monnaie subsidiaire », la moindre parcelle d'argent, à leur avis, ayant pour contre-partie une valeur réalisable. Des économistes peu soucieux des idées reçues font fi de la théorie classique, à savoir que l'occupation complète est avant tout le résultat de nouveaux investissements, c'est-à-dire d'une extension de l'appareil de production; ils osent penser que l'argent doit servir avant tout à la consom-

mation des biens que le progrès technique permet à l'homme de produire en quantités illimitées. Nous connaissons des experts auxquels l'accroissement même considérable de la dette intérieure n'inspire plus aucune crainte puisqu'il ne s'agit que de « dettes envers nous-mêmes »; d'autres répondent, le front soucieux, que c'est une faible consolation tant que nous devons les amortir et en assurer « nous-mêmes » le service de l'intérêt.

En face de tant de contradictions, quel critère adopter? De ces deux théories, laquelle est relativement — tout étant relatif — la plus exacte? Laquelle finira par supplanter l'autre? N'est-il pas prématuré de se prononcer?

En considérant le problème sous son aspect économique, nous devons, semble-t-il, donner la préférence aux théories et aux méthodes qui considèrent les divers éléments par rapport à l'ensemble. Nous devons donc accorder notre attention à celles dont l'objet essentiel n'est pas de consolider le système monétaire traditionnel, mais d'assurer à tous du travail et du pain. *La raison paraît donc être du côté de ceux pour lesquels l'or et la monnaie ne sont pas avant tout synonymes de sécurité et de possession, mais mouvement et travail, du côté de ceux qui voient en eux le principe moteur de l'activité économique.*

Si nous admettons ce critère, nous devons être objectifs; nous ne pouvons négliger aucune des théories dont les promoteurs et les partisans travaillent comme nous à déboulonner le piédestal où le veau d'or — passablement dédoré d'ailleurs — trône depuis des temps immémoriaux dans les fumées d'encens d'une religion trompeuse. Il faut faire de ce veau d'or — en bouleversant tout à la fois les superstitions économiques... et les règles de la langue française — une simple vache à lait.

Comme le montrent les citations que nous faisons suivre à titre d'introduction, nous nous trouvons en bonne compagnie:

Nous avons besoin d'un quantum de monnaie internationale fixé à l'abri des hasards, c'est-à-dire soustrait aux fluctuations auxquelles les progrès de l'extraction de l'or ou l'instabilité de la couverture fixée par les divers Etats soumettent les monnaies reposant sur l'étalon or; ce quantum doit être déterminé par les besoins réels du commerce mondial; il doit être augmenté ou réduit systématiquement afin de mettre la demande mondiale à même de parer aux tendances déflationnistes ou inflationnistes.

(Plan monétaire de Keynes.)

Les plans Keynes et White diffèrent profondément par le degré d'importance qu'ils accordent à l'or. Tandis que le premier permettrait de poursuivre les paiements internationaux même en renonçant aux réserves d'or actuelles, le second donne à ce métal une place prépondérante dans le trafic international des paiements.

(Dr Hans Bachmann: *Les Plans anglo-saxons pour la Réforme du trafic international des paiements.*)

Jamais, au cours de l'Histoire, on n'a conçu de méthode plus propre à assurer l'avantage d'un Etat au détriment de ses voisins que celle de l'étalon or (autrefois l'étalon argent) international.
(J.-M. Keynes: *Théorie générale*. 1936.)

La reprise économique ne peut pas être provoquée en augmentant le taux de l'intérêt, mais en l'abaissant. Cette méthode rend la reprise possible et durable. Le remède aux crises cycliques ne consiste pas à abolir les reprises de la conjoncture et à nous confiner dans un semi-marasme, mais, au contraire, à mettre fin aux temps d'arrêt et à maintenir une conjoncture quasi permanente.
(J.-M. Keynes: *Théorie générale*. 1936.)

Le rôle joué par les économistes orthodoxes — dont le bon sens a été impuissant à corriger les constructions d'un esprit faux — a été désastreux sur tous les points.
(J.-M. Keynes: *Théorie générale*. 1936.)

Comment l'argent est-il fabriqué? Il faut bien qu'une autorité reconnue, une banque ou encore un atelier de faux monnayeur le produise pour la première fois.

Il est évident que le bénéfice résultant de la fabrication de l'argent doit appartenir à la collectivité. C'est pourquoi le faux monnayeur est sévèrement puni. Mais les banques, en recourant aux chèques, ont trouvé le moyen d'émettre de l'argent sans frapper des monnaies et sans imprimer des billets. Par rapport à la somme de la monnaie de virement actuellement en circulation, celle des billets de banque et des pièces de monnaie est devenue relativement peu importante.

(*Money versus Man*, du professeur Fred. Soddy. 1931.)

Une vérité fondamentale court à travers toute l'histoire comme un fil rouge: les chutes des prix provoquent de si grandes souffrances que toutes les tentatives faites pour abaisser de manière efficace le niveau des prix ont fini par échouer. Une fois la hausse des prix autorisée, dans un esprit de spéculation, par sagesse ou par erreur, l'expérience a toujours démontré que la meilleure solution est de considérer cette augmentation comme un fait accompli.
(*The tho Nations*, de Chr. Hollis. 1935.)

Depuis que ce livre a paru en Angleterre, nous avons enregistré l'une de ces débâcles dont le système financier des Etats-Unis est périodiquement coutumier et qui sont l'une des caractéristiques du régime bancaire actuel. Les Etats-Unis doivent choisir entre un système bancaire au service des banquiers ou une organisation au service de la nation. Ces deux solutions sont diamétralement opposées. Si l'on veut que les banques servent tout à la fois les banquiers et la nation, celle-ci doit devenir son propre banquier. C'est la seule possibilité.

(Professeur F. Soddy dans la préface de son ouvrage *Wealth, Virtual Wealth an Debt*, édition américaine, New-York. 1933.)

Les bas salaires sont le plus grand des maux que les employeurs aient à craindre. En effet, ce sont les travailleurs qui, en raison de leur nombre, détiennent la plus grande part du pouvoir d'achat. Les pays où les salaires sont élevés sont prospères; tout va mal dans ceux où ils sont bas, pour les riches comme pour les pauvres.

(Robert Owen: *Lettre à une association patronale*. 1818.)

Si Galilée et Copernic vivaient aujourd'hui et qu'au lieu de bouleverser les théories astronomiques ils s'appliquent à renverser l'autorité des experts en matière monétaire, ils se heurteraient à des juges aussi bornés et aussi partiiaux que ceux de l'Inquisition.

(*Money versus Man*, du professeur Fred. Soddy. 1931.)

Sans aucun doute, la démocratie a commis bien des erreurs avant d'apprendre l'art de gouverner. Mais il est certain que la méconnaissance de la nature de l'argent suffit, à elle seule, à renverser une démocratie.

(*Money versus Man*, du professeur Fred. Soddy. 1931.)

A travers le labyrinthe des plans monétaires.

I.

La fin du monde « normal » et « naturel ».

A première vue, la chose apparaît très simple: le monde offre assez de richesses naturelles pour assurer à tous du travail et des conditions d'existence dignes; mais il faut pour cela que l'argent, ce véhicule entre les hommes et les choses et les choses et les hommes, circule de manière à conserver ce contact, condition du travail et de la production.

Mais ce n'est là qu'une vue superficielle. Toutes sortes d'obstacles, d'éléments irrationnels, d'insuffisances apparaissent bientôt à l'observateur attentif. Ce sont tout d'abord les frontières politiques, construction naturelle parfois, arbitraire souvent, puis les hommes dont elles protègent les égoïsmes, les particularités ou dont elles entravent les espérances, raisonnables ou insensées. Ces frontières, dont beaucoup ne font qu'ériger des barrières artificielles, suffisent à ruiner l'idylle que nous venons d'esquisser. Elles limitent, pour ne mentionner que l'une de leurs fonctions négatives, la consommation de ceux qui préfèrent vivre en liberté dans leur réduit national et se contenter (ils ne peuvent souvent guère faire autrement) des produits que dispense chichement un sol ingrat plutôt que de mettre leur confiance dans la générosité du vaste monde; mais nous savons depuis 1914 combien peu nous pouvons nous y fier. Nous savons que derrière ces multiples frontières se cachent des hommes qui, malgré la richesse du monde, ont choisi de n'y point participer, préférant se vouer au culte de la force